

## Mon vécu de réfugié

Dusan Sidjanski

Toute une série d'événements ont contribué à ma socialisation politique et sociale. Cela a commencé à l'école française de Belgrade par l'apprentissage du français et du serbe. Puis la crise économique des années 30 m'obligea à continuer deux années à l'école publique où j'essayais d'aider mes camarades et de participer à des manifestations contre le pacte signé par la Yougoslavie avec l'Allemagne de Hitler. Il y eut alors le coup d'État organisé par les forces aériennes de Yougoslavie. Mon père nous avait expliqué le rôle de Hitler et de Mussolini, de la Roumanie et de la Bulgarie qui se sont ralliés à cette poussée fasciste en Europe. Le régent Paul, signataire du pacte, a été rapidement remplacé et la Yougoslavie a pris à ce moment position contre l'alliance avec l'Allemagne et l'Italie. C'est ainsi que le 6 avril 1941, les Stukas ont bombardé Belgrade. L'invasion commençait. Heureusement, mon père avait prévu cette attaque et nous avait mis dans un train pour Dubrovnik, afin d'être au bord de la mer d'où on peut toujours s'échapper et aller de l'autre côté chercher un refuge.

Le printemps s'installait avec le soleil, la chaleur et les bombardements entrepris par l'aviation italienne. Nous étions heureux lorsqu'un jour une voiture s'arrêta sous la terrasse et nous vîmes mon père en sauter avec un bagage. Il ne tarda pas à nous expliquer son projet : nous rendre aux États-Unis en passant par l'Italie, l'Espagne et le Portugal d'où partaient régulièrement des avions. En même temps, des amis l'avaient averti que les nationalistes croates, les Oustachis, annexeraient Dubrovnik à la Croatie où nous n'étions donc plus en sécurité, et nous proposaient d'embarquer pour Split. En effet Split, comme une partie de la Dalmatie, avait été annexée à l'Italie.

Le 23 juin 1941, nous sommes partis pour Split où nous avons été accueillis par les Bonačić, amis de mes parents. Installés là, nous nous sentions presque en vacances. Le matin commençait par un peu de gymnastique suivie de natation pendant environ une heure. Durant le reste de la journée, moi et mon frère avions des leçons de chimie, de physique et de mathématiques dispensées par mon père qui était ingénieur civil et chimiste. Dans la petite forêt s'étendant autour de la villa qui surplombait la baie de Zenta, nous consacrons durant les après-midis chaudes et agréables, des heures à la lecture de Dostoïevski, Tolstoï et de notre grand-oncle, le poète Veljko Petrović. Dans la soirée nous écoutions les concerts de Zinka Kunz Milanov du Metropolitan de New York, de retour au pays.

Par la suite, nous avons traversé l'Adriatique pour l'Italie où nous avons abouti comme réfugiés près de Padoue, plus tard nous nous sommes déplacés à Modena, toujours avec l'idée de mon père que nous allions essayer de rejoindre les États-Unis. Mais ce plan n'était pas définitif. La preuve en est : ayant un jour quelques courses à faire à Modena, j'y rencontrai un de mes amis avec lequel je pris un café, et cela changea notre destin. Répondant à ma curiosité, il m'expliqua alors qu'avec sa famille il allait partir dès le lendemain pour une petite ville frontalière de la Suisse et ensuite pouvoir passer dans ce pays grâce à une organisation de passeurs qui évidemment demandait des sommes énormes. Nous avons fait la même chose. Les derniers bouts du capital que mon père avait pu emporter ont été versés pour traverser la frontière après la petite ville de Tirano, mais nous n'avons jamais revu nos bagages. Dès le franchissement de la frontière, nous avons été tenus en joue par un régiment de soldats qui portaient des casques très semblables à ceux des Allemands. C'étaient heureusement des Suisses, mais quelle peur !

Nous avons été hébergés dans une école désaffectée où nous dormions sur des lits de camp. Puis ce fut une quarantaine passée à Samedan dans les Grisons dans un grand hôtel réquisitionné, tous enfermés dans une chambre, aussi bien mes parents que ma tante et mon oncle. Puis nous fûmes transportés en train à Bremgarten, et après quelque temps nous avons abouti dans un camp magnifique au-dessus de Lucerne, avec le lac qui s'étendait devant nous. C'est là où, après plusieurs jours de travail, ayant reçu un peu d'argent pour des travaux accomplis, je me suis acheté des instruments de barbier et, mué en Figaro, je proposais, pour des sommes modiques, mes services à ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer un salon de coiffure en ville de Lucerne. Chacun à leur tour, les jeunes lavaient toute la vaisselle du camp qui comptait environ 800 personnes provenant de tous les pays en guerre. Mais la Suisse nous a apporté le calme.

Très vite, nous avons repris des études à l'École nouvelle de Chailly près de Lausanne. Nous avons dû toutefois la quitter après l'arrivée au pouvoir de Tito et la confiscation de tous nos biens, continuant alors dans des écoles publiques. Sacha, mon jeune frère, était encore au collège, et moi au gymnase. Mon père insista, puisque j'étais toujours excellent en mathématiques et en dessin, pour que j'embrasse la carrière d'architecte. J'ai ainsi entamé et réussi une année à l'École polytechnique de l'Université de Lausanne (EPUL) qui venait d'ouvrir sous la direction du Professeur Jean Tschumi, père de mon ami Bernard Tschumi, Doyen de la Faculté d'architecture à l'Université de Columbia et concepteur du Musée de l'Acropole à Athènes. Après cette année, j'ai préféré me réorienter vers les sciences politiques à l'Université de Lausanne où j'ai fait ma thèse de doctorat sur

le fédéralisme international sous la direction du Professeur Jacques Secrétan. C'est le fédéralisme qui m'a ouvert la voie européenne.

Tout cette expérience me faisait souvent penser à la liberté, à la manière dont on pouvait exprimer ses convictions. Il me revient par exemple en mémoire que le directeur du lycée à Modena m'avait convoqué dans son bureau. Alors je m'étais demandé : « Quelle punition me prépare-t-il ? ». Il m'a fait asseoir et, très gentiment, m'a demandé mon avis sur la guerre : « Je sais que vous écoutez les nouvelles de la BBC et de la voix de l'Amérique. Pourriez-vous me donner votre avis ? ». Il demandait cela à un jeune homme de 16 ans maximum, fortement impressionné par la guerre qui battait son plein et qui menaçait l'Angleterre après l'occupation de la France.

En 1949, avec mon passeport de réfugié j'ai pu rejoindre mes parents qui venaient de s'installer au Venezuela. Mais ce fut de courte durée. J'y ai travaillé comme membre de la librairie américaine à Caracas et, en même temps, à l'Université centrale je fréquentais un séminaire de haut niveau de Moles Caubet, professeur de droit constitutionnel et administratif d'origine catalane et réfugié à cause du régime de Franco. Je revins une année après à Paris pour suivre les cours de Maurice Duverger, devenu plus tard un grand ami, ainsi que de Georges Vedel.

\*

Nous n'avions plus rien, si ce n'est nos têtes et nos capacités que nous utilisions pour survivre dans un milieu encore empreint des conséquences de la guerre. Je soutins ma thèse à l'Université de Lausanne en 1954. Puis je m'installai avec ma future femme à Genève, où j'entrepris une collaboration qui durera très longtemps – au moins une trentaine d'années - avec Denis de Rougemont. Ce sont des étapes qui m'ont stimulé car, en parallèle de cette collaboration, je suis allé vivre en partie avec ma fiancée à Athènes où nous nous sommes mariés dans la cathédrale. La Grèce, un pays d'une beauté exceptionnelle, devint ma patrie lorsqu'en 2007 le Président Károlos Papóúlias m'a accordé la citoyenneté grecque d'honneur.

Tout ceci fait partie d'une expérience qui m'a inspiré dans le sens de la paix contre l'utilisation de la force militaire, de la guerre, de la conquête de territoires et de l'imposition de régimes autoritaires, dictatoriaux. Il faut y ajouter l'idée de l'Europe unie et l'intégration européenne. À l'époque, l'esprit était mobilisé par les suites du Congrès de la Haye de 1948, qui a abouti à la création du Mouvement Européen et du Centre Européen de la Culture. Ce sont des événements qui m'ont marqué profondément et qui préfiguraient l'Union européenne. L'élan était puissant. Il m'a permis, après ma thèse, d'être nommé chargé de cours, puis assez

rapidement professeur à l'Université de Genève, soutenu par les Professeurs Jacques L'Huillier et Paul Guggenheim, tout en gardant mes activités auprès de Denis de Rougemont jusqu'à son dernier souffle.

Par ailleurs, en tant que citoyen vénézuélien et conseiller *ad honorem* de la Délégation du Venezuela à Genève, j'ai souvent remplacé les ministres et pris des initiatives qui ont été mises en œuvre dans le cadre des Nations Unies. Le Professeur L'Huillier assistait pour sa part à ces réunions restreintes en tant que représentant de la Chambre de commerce internationale, réunions où je prenais la parole en espagnol. C'est au cours de cette période que je présentai ma thèse de *privat-docent* avec les meilleurs professeurs de la Faculté de sciences sociales et politiques, tout en gardant mon travail de secrétaire général de l'Association des Instituts d'études européennes et d'organisateur de colloques sur l'Europe unie. Devenu professeur, je fondai en 1969 le Département de science politique de l'Université de Genève et avec Denis de Rougemont, l'Institut universitaire d'études européennes en 1963, y assumant la fonction de professeur aux côtés de Denis de Rougemont et Henri Schwamm. En parallèle, je poursuivais ma formation de professeur en symbiose avec mon ami Jean Meynaud, aboutissant à la rédaction de cinq ouvrages sur les groupes de pression au sein de la Communauté européenne. Et puis, tout récemment, ma longue collaboration avec la Fondation Latsis m'a permis de créer, avec son aide, le Centre de comptéences Dusan Sidjanski en études européennes, inauguré en 2016.

Voilà, très brièvement rappelé, mon parcours de réfugié ayant persévéré dans sa vision et sa passion européennes ouvertes sur un monde en ébullition.